

d'un sentiment contraire. Il crut que non seulement elle était capable d'oraison, mais avait des dispositions pour une oraison éminente. L'évènement fit bientôt connaître qu'il ne s'était pas trompé.

Les sentiments d'Anne de Pichery à l'égard de son Directeur furent toujours ce qu'ils devaient être, pleins de respect, de soumission et de reconnaissance. Elle regardait l'avantage d'être sous sa direction comme une des plus grandes grâces que Dieu lui eût faites. Son appréhension de n'être pas assez respectueuse la portait à s'accuser de manquer à ce devoir, quoiqu'elle s'en acquittât fort soigneusement.

Elle avait pour le guide de son âme une affection profonde mais toute surnaturelle, c'était Dieu qu'elle vénérât dans son représentant ; aussi elle se comportait envers lui comme envers Dieu même. « Je veux traiter avec vous, ainsi que je traiterais avec Notre-Seigneur », lui disait-elle souvent. Mais l'attachement à son Directeur se subordonnait admirablement en elle à sa soumission à la volonté de Dieu ; elle aurait accepté volontiers pour la gloire du divin Maître d'être privée de la présence et des conseils de celui qu'il avait mis auprès d'elle. La suite prouva la sincérité de ces dispositions. L'obéissance éloigna d'Orléans le Père D'Olbeau, et l'envoya pour un certain temps à Châteaudun. Ce fut pour la servante de Dieu une source de peines intérieures, car malgré sa bonne volonté elle ne put parvenir à se plier à une autre direction. Cependant, « non seulement elle eût été contente d'être séparée du Père D'Olbeau toute sa vie, mais elle demandait dans ses prières que, sans avoir égard à ses propres nécessités, Dieu plaçât son Directeur là où il pourrait davantage procurer la gloire divine. Lorsqu'il fut malade à l'extrémité, la pieuse veuve, malgré son vif désir de le voir vivre, offrit son confesseur à Dieu pour en disposer selon son bon plaisir. »

Le Père D'Olbeau n'était pas étranger à ces dispositions d'esprit et de cœur en sa pénitente. Il ne cessait en effet de l'exhorter à ne s'adresser à lui qu'avec l'esprit de foi requis en telles circonstances. Il lui écrivit un jour : « Accoutumez-vous peu à peu à vous passer de moi et de toutes les créatures ; je vous ai déjà fait remarquer le profit que vous tirerez de cette privation... »

« Je vous loue de ce que vous supportez mon absence avec résignation. J'ai toujours espéré et attendu cela de vous... vous vous êtes bien passé de moi autrefois, vous le pouvez encore maintenant et